



Chapitre 5. Interpréter les entretiens non-directifs

Pierre Bréchon

DANS **POLITIQUE EN +** 2011, PAGES 83 À 101

ÉDITIONS **PRESSES UNIVERSITAIRES DE GRENOBLE**

ISBN 9782706122934

DOI 10.3917/pug.abria.2011.01.0083

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/enquetes-qualitatives-enquetes-quantitatives--9782706122934-page-83.htm>



CAIRN.INFO
MATIÈRES À RÉFLEXION

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Presses universitaires de Grenoble.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Chapitre 5

Interpréter les entretiens non-directifs

Pierre Bréchon

Le chapitre précédent a présenté les techniques d'analyse de contenu, permettant de rendre compte d'une série d'entretiens avec des méthodes relativement simples, depuis la retranscription et l'imprégnation du discours oral jusqu'à sa mise en catégories thématiques. Il s'agira ici d'évoquer des savoir-faire différents, qui cherchent moins à résumer le sens *explicite* des discours tenus qu'à les interpréter pour en dégager le sens *latent*. La théorie sous jacente aux deux démarches est donc différente : dans le premier cas, les discours sont considérés comme porteurs de leurs sens, dans le deuxième, les discours sont considérés comme souvent ambigus, leur sens profond n'est pas facilement découvert parce que le locuteur est lui-même hésitant et ne peut souvent pas facilement verbaliser ce qu'il vit. Il est clair que le choix d'une méthode d'analyse de contenu convient mieux dans le cas de discours d'acteurs sociaux qui explicitent leurs stratégies et leur message fondamental que lorsqu'on recueille longuement les représentations d'individus sur leur situation vécue et leurs motivations profondes. Dans ce cas, la non-directivité complète est très adaptée et l'analyse gagne probablement à être interprétative, avec le risque d'être de ce fait parfois très ou trop subjective.

« L'analyse de contenu traditionnelle contrevient triplement aux principes de la méthode "non-directive". D'abord parce qu'elle travaille principalement au niveau du discours explicite quand le non-directif vise justement à accéder à la signification latente du discours, afin notamment de "reconstituer un système sous-jacent qui préside à l'organisation du discours manifeste" (Michelat, Simon, 1977, p. 8). Ensuite parce qu'elle tend à assimiler fréquence et caractère significatif des éléments de discours recueilli. Comme l'a montré G. Michelat, .../...

il apparaît clairement en “non-directif” que le plus important est en général ce qui a été explicité le plus rarement, et souvent de façon furtive – voire simplement sous-entendu. Enfin, l’analyse thématique convient mal au non-directif parce qu’elle procède par découpage et isolement des unités de signification de leur contexte. Or, analyser en profondeur des entretiens “non-directifs” conduit au contraire à travailler sur les liens entre les différentes unités de contexte, à “reconstituer” pour chaque entretien, puis pour l’ensemble du corpus, la structure latente qui organise les idées, les valeurs, les émotions, les opinions recueillies. Et cette structure n’est rien d’autre que le modèle ou plutôt la combinaison de modèles culturels correspondant aux univers sociaux auxquels appartiennent les personnes interrogées. »

Sophie Duchesne, 2000, p. 27-28.

La démarche proposée par Guy Michelat

Guy Michelat est en France l’un des premiers à avoir formé des étudiants à la pratique de l’entretien non-directif (dès le milieu des années 1960) et à avoir proposé une méthode d’analyse interprétative, dont la démarche est bien explicitée dans un article ancien, encore très souvent cité (Michelat, 1975). Il part de l’hypothèse que « chaque individu est porteur de la culture et des sous-cultures auxquelles il appartient et qu’il en est représentatif » (p. 232), la culture étant définie comme « l’ensemble des représentations, des valorisations affectives, des habitudes, des règles sociales, des codes symboliques » (p. 232) communs à une société ou à un groupe social. Chaque individu étant « une application restreinte de sa culture et de ses sous-cultures » (p. 233), l’analyse comparative des différents entretiens permet de dégager les modèles culturels présents dans les discours, au-delà des spécificités individuelles liées à l’histoire de chacun, de sa socialisation, de ses appartenances successives et/ou multiples. La méthode consiste donc à « passer par ce qu’il y a de plus psychologique, de plus individuel, de plus affectif, pour atteindre ce qui est sociologique, ce qui est culturel » (p. 233). Tout ayant un sens dans l’ensemble du discours, il convient d’analyser tout ce qui est dit, y compris les détails¹, pour produire

1. Cette attention aux détails implique que l’entretien soit enregistré et « débiné » de manière très exhaustive, en n’omettant pas les hésitations significatives (cf. chapitre 4).

un schéma qui synthétise le système de représentations d'un individu, porteur de beaucoup plus que lui-même. La démarche est interprétative : la longue imprégnation du discours favorise la découverte de relations entre éléments – comme dans l'analyse des mythes par Lévi-Strauss – et permet d'atteindre le sens latent, au-delà du contenu manifeste. L'interprétation de chaque partie du discours se nourrit de tous les éléments de contexte. La même phrase peut avoir des sens très différents selon les phrases qui l'entourent. Autrement dit, le contexte d'un énoncé est très important et la situation de celui qui énonce aussi². L'analyse de tous les éléments du discours doit rendre particulièrement attentif aux phrases apparemment sans sens, difficiles à comprendre et interpréter, notamment aux lapsus des locuteurs. Réutilisant des concepts psychanalytiques, Guy Michelat explique que le lapsus *condense* plusieurs significations latentes. Pour les découvrir, il faut interpréter et même *sur-interpréter* parfois, c'est-à-dire mettre en évidence ses différentes interprétations (alternatives, complémentaires ou secondaires) comme dans les deux encadrés suivants. Cette attention aux détails et aux lapsus éventuels, jusqu'à une éventuelle surinterprétation, est évidemment discutable. Les tenants de l'analyse de contenu mettent en garde contre la surinterprétation, tendance à faire dire au texte plus qu'il ne dit sans arguments objectifs.

Guy Michelat donne l'exemple (p. 241) d'une enquêtée ouvrière, proche de la CGT et du PCF déclarant, à propos des délégués CGT invités en URSS : « pour être bien accueilli chez les Russes, il suffit d'être soviétique ». Phrase apparemment tautologique, mais qui peut signifier que les Russes ne sont accueillants que pour leurs concitoyens, pas pour les étrangers. Une seconde interprétation est possible. Cette personne voudrait plutôt dire que « pour être bien accueilli chez les Russes, il faut être communiste ». Les Russes accueillent bien les étrangers, mais à condition qu'ils partagent leur idéologie. Il y aurait donc eu lapsus entre le mot soviétique et communiste. Mais il convient de ne pas oublier un dernier sens latent : les communistes sont des Soviétiques ; même pour cette personne de gauche, les communistes ne seraient donc pas des Français comme les autres, ils défendent le parti de l'étranger, ils sont favorables au camp soviétique.

2. Comme le dit Guy Michelat, « La même proposition "Je fais un travail pénible" renverra à des systèmes de significations très différents suivant qu'elle aura été émise par un mineur de fond ou par un chercheur » (p. 243).

« L'autogestion, ça dépend qui la mène » m'avait déclaré dans un entretien semi-directif, au milieu des années 1970, un ouvrier-paysan, OS (ouvrier spécialisé), délégué du personnel CFDT dans une entreprise de fabrication de skis. Peu bavard, il n'avait pas développé ce qu'il voulait dire malgré mes efforts pour lui faire expliciter un tel propos sibyllin. La phrase était apparemment sans beaucoup de sens puisque chacun sait que l'idéal autogestionnaire – défendu à l'époque par la CFDT – remet en cause la domination patronale et organise une prise de décision collective des groupes de travail. À la réflexion, cette personne avait bien compris – mieux que certains sociologues et politistes idéalistes – que les groupes humains avaient beaucoup de mal à se passer d'une fonction de direction et que l'autogestion, dans les expériences existantes, était souvent impulsée d'en haut par un leader charismatique gardant un très fort pouvoir. Ce militant CFDT voulait en fait me dire qu'il ne fallait pas se laisser abuser par les slogans utopiques mobilisateurs. Dans la pratique, les directions existent, il y a toujours des chefs mais ils peuvent être plus ou moins ouverts à la négociation sociale.

Pour découvrir les modèles culturels et les systèmes de représentations présents dans les discours, il ne faut pas en rester à l'interprétation de chaque entretien. L'objectif de l'analyse étant sociologique, il convient de mettre en relation les interprétations de tous les entretiens : il faut donc « alterner les lectures verticales des entretiens (en gardant la logique propre à chacun) et les lectures horizontales, pour établir la relation avec les autres entretiens. Un élément du “raisonnement” peut manquer dans un entretien et se retrouver dans un autre. Un élément apparu dans un seul entretien peut ainsi amener à un nouveau “questionnement” de l'ensemble du matériel. De façon analogique également, on peut dire qu'il s'agit de quelque chose de comparable à l'étude des mythes où plusieurs versions du même mythe constituent le mythe, où chaque mythe a sa logique mais où il y a une logique commune à tous les mythes » (p. 242). L'analyse horizontale des discours, autrement dit la mise en relation des schémas synthétisant le système de représentation de chaque enquêté, aboutit à produire le schéma des schémas, les traits saillants d'un modèle culturel qui se dégage à travers les mêmes types de raisonnements présents dans les entretiens. Ce modèle doit avoir une certaine cohérence interne, ce qui est un gage – fragile – de sa validité. Souvent, le modèle est aussi en fait attesté par ses proximités avec

les traits saillants d'idéologies que l'on retrouve chez les maîtres à penser ou dans les grandes institutions allocataires de sens.

Cette démarche privilégie le sens latent par rapport au sens manifeste de chaque discours, elle cherche les relations entre éléments de sens plutôt que de lister et dénombrer les thèmes des discours. Il ne faut cependant pas trop opposer l'analyse de contenu et l'interprétation des discours. Le listage des thèmes peut être une première manière de s'imprégner du contenu du corpus. La mise en ordre des thématiques développées par chaque enquêté peut permettre de s'interroger aussi sur le sens de son discours et sur une compréhension profonde de ce qu'il vit.

Si l'on peut craindre que trop de subjectivité intervienne dans l'interprétation des détails jugés significatifs et si l'on peut critiquer de ce point de vue des conclusions peu rigoureuses de certaines recherches, il ne faut pas oublier que pour Guy Michelat, cette méthode interprétative pour dégager des modèles culturels présents dans un groupe social doit être confirmée avec d'autres méthodes : « Nous sommes partisans d'éprouver le modèle auquel on parvient par l'utilisation de méthodes différentes utilisant un autre matériel, tel que celui fourni par des enquêtes quantitatives. On peut alors établir des relations statistiques mais aussi mesurer l'importance relative des phénomènes. La méthode de l'entretien non-directif, non plus que n'importe quelle méthode, ne saurait être une fin en soi et se suffire à elle-même, elle n'est qu'un des moyens dont nous disposons » (p. 246). L'interprétation permet de découvrir l'existence de liens forts entre les représentations, les enquêtes quantitatives permettent de les confirmer.

Une mise en pratique de la démarche, revisitée par Jean-Marie Donegani

La démarche d'interprétation proposée a été mise en œuvre par Michelat et Simon (1973 et 1977). Ayant interrogé en 1966 77 Français sur la politique, les partis et le communisme, ils remarquent que quelques-uns construisent tout leur discours à partir de leur identité religieuse ou au contraire athée. Leur analyse est en fait basée sur les douze entretiens où l'ensemble des représentations semble dicté par l'option religieuse ou antireligieuse. Les auteurs dégagent donc deux modèles culturels, chacun

synthétisé sur un schéma global présentant les idées centrales et leurs articulations. Résumons les principaux aspects des deux modèles.

« Catholiques déclarés » et « irrégieux communistes »

C'est parce qu'ils se déclarent spontanément catholiques que certains s'affirment aussi très opposés au communisme, qui est athée et matérialiste; ils se veulent au contraire spiritualistes et défendent des valeurs centrées sur la personne et la famille, lieu de riches relations affectives. Ils sont aussi favorables à la propriété privée et veulent transmettre leur patrimoine à leurs descendants, ainsi que conserver les bonnes traditions culturelles nationales. Ils ont une vision négative de la politique, champ de discours creux et de divisions, alors que les personnes doivent s'aimer et être unies; hommes et femmes sont complémentaires, mais chacun doit rester dans son rôle naturel prescrit, autour de l'éducation familiale pour la femme ou autour du travail hors du cocon familial pour l'homme. Chacun remplissant dans la société des fonctions différentes, les inégalités se comprennent et se justifient, de même que la hiérarchie. Adeptes de valeurs conservatrices et de défense de l'ordre social naturel, ces « catholiques déclarés » trouvent que la société industrielle et capitaliste actuelle est trop matérialiste, égoïste et individualiste, sans souci suffisant des autres. Plutôt que de militer politiquement, il faut témoigner et essayer, chacun à son niveau, d'être ouvert à autrui, de dialoguer avec lui et d'éduquer les consciences, pour retrouver l'esprit de charité. C'est donc tout un système politico-religieux conservateur qui ressort des entretiens, système de valeurs qui aboutit le plus souvent à soutenir et à voter pour les partis de droite et du centre. Ce système culturel des catholiques déclarés reprend assez largement les traits principaux de la doctrine sociale de l'Église romaine, forgée dans une longue histoire et plus ou moins intériorisée – sous de multiples formes – par les individus. L'analyse permet de montrer ce qui est le plus retenu de ces représentations traditionnelles et aussi la diversité des déclinaisons individuelles du modèle.

Le groupe des « irrégieux déclarés » se trouve composé uniquement par des ouvriers qui manifestent une très grande allergie à la politique parce que les choses vont mal pour les gens comme eux. Ils ont donc une approche très pratique, liée à l'expérience quotidienne de leur groupe social alors que les catholiques se définissent d'abord par un rapport à des valeurs.

« La dichotomie entre “eux” et “moi, ouvrier parmi les ouvriers” est aussi structurante pour leur discours et le système de représentations et d’implications affectives qui le sous-tend, que l’était, pour nos enquêtés catholiques, le partage entre “nous”, les croyants (c’est-à-dire les gens normaux), et tous les autres (matérialistes, communistes, éventuellement technocrates ou “trusts étrangers”) » (Michelat et Simon, 1973, p. 91). Ouvriers, ils s’opposent donc à tous ceux qui décident et exploitent, ils croient à l’action syndicale, de défense de leur groupe, à la solidarité de classe. Mais ils reconnaissent que certains ouvriers oublient parfois les luttes sociales et sont pris par les sirènes de la société de consommation et des crédits qui empêchent de faire grève. La politique leur fait peur mais ils veulent s’exprimer, là aussi, en fonction des intérêts des ouvriers, donc contre « eux », les patrons, le gouvernement, ceux qui décident. Et prendre parti pour les ouvriers, c’est souvent voter pour son parti, donc pour le Parti communiste ou plus largement pour la gauche. En même temps, le PCF fait peur. Il défend une doctrine abstraite et intellectuelle, c’est une organisation très hiérarchisée, pas assez française, trop favorable à l’Union soviétique. Parce qu’ouvriers, ils sont cependant beaucoup plus favorables au communisme qu’à la religion. Le catholicisme leur paraît conservateur mais aussi souvent structuré autour de croyances incompréhensibles, les miracles, la vie après la mort, le surnaturel, le scandale du mal accepté par Dieu. Cependant, autant l’univers religieux était central pour expliquer tout le système de représentation des catholiques, autant il est secondaire pour les communistes qui structurent fortement leur univers politique par rapport à leur condition ouvrière. Ils sont tolérants et pas vraiment opposés à la religion.

« Ce travail a abouti à l’élaboration de deux “modèles” caractéristiques, l’un des catholiques déclarés, l’autre des irréligieux communistes. Ils diffèrent aussi bien par le mode d’organisation que par le contenu. Le premier se structure autour de la religion, et le discours sociopolitique qui lui correspond s’exprime dans une “langue” dont les termes essentiels (personne, famille, valeurs spirituelles, tradition, charité, etc.) procèdent aussi dans une large mesure de la “langue” de la religion. Le second modèle, au contraire, se structure autour de la classe et des rapports de classe et se manifeste à travers un discours beaucoup plus directement centré sur les réalités économiques et sociales. (...) Nos deux modèles renvoient, pensons-nous, à deux sous-cultures qui n’ont ni le même âge, ni les mêmes racines socio-économiques. (.../...) »

La première, celle à laquelle se rattachent nos catholiques déclarés, serait originellement celle d'une certaine France traditionnelle à dominante rurale et propriétaire, d'orientation conservatrice : sous-culture aux racines très anciennes, particulièrement vivace dans une grande partie de la société rurale, mais aussi, sous des formes atténuées et remaniées, dans les classes "possédantes" et petites-proprétaires urbaines, et dans une importante fraction des couches salariées. La seconde, celle dont participent nos irréligieux communistes, tous ouvriers, trouve au contraire son origine dans un certain nombre de concentrations ouvrières urbaines, ce qui n'exclut pas qu'elle puisse, moyennant des remaniements significatifs, se diffuser dans d'autres classes ou catégories sociales, y compris à la campagne ».

Michelat et Simon, 1973, p. 109

Pour les auteurs, les modèles mis en exergue à partir des entretiens permettent de mieux comprendre l'univers de beaucoup de catholiques pratiquants et d'électeurs ouvriers du Parti communiste. Mais évidemment, entre ces deux pôles, il y a de nombreuses autres manières de vivre le politique. Ces modèles ne sont que des types idéaux, une sorte d'articulation pure, alors que souvent les individus sont plus composites.

Mise en évidence du pluralisme catholique

Au début des années 1980, utilisant la même méthodologie de l'entretien non-directif de recherche³, Jean-Marie Donegani (1993) a montré que les modèles d'identités catholiques étaient beaucoup plus diversifiés que ne le prétendent Michelat et Simon⁴. Il identifie trois modèles catholiques intégralistes, c'est-à-dire de forte identité : « Le propre des modèles intégralistes tient dans ce que toute la vision du monde est véritablement organisée autour d'une référence religieuse » (p. 243). L'un de ces modèles est proche de celui qu'on trouvait chez les auteurs précédents. Le catholique est celui qui a la foi et s'efforce de suivre la doctrine. Ce groupe concerne

3. Sans vraiment expliciter sa manière d'interpréter son corpus d'entretiens.
4. Ses entretiens sont réalisés auprès de Français âgés de 20 à 40 ans, avec comme consigne : « J'aimerais que nous parlions ensemble de ce que c'est pour vous, ou de ce que ça pourrait être au fond, aujourd'hui, qu'être catholique ».

des catholiques fidèles à leur Église, pratiquants réguliers, valorisant la famille traditionnelle comme lieu de transmission et d'éducation religieuse et humaine, très méfiants à l'égard du monde et du matérialisme ambiant, critiques à l'égard de la modernité, plutôt peu politisés, ils se disent centristes et leur vote semble relever de critères éthiques (morale et sens de la justice).

Un deuxième groupe identifié est beaucoup moins fidèle et soumis à l'institution ecclésiale. Être catholique, c'est « lire l'évangile dans sa vie quotidienne ». Ces enquêtés se révèlent beaucoup plus attentifs à leur expérience personnelle de la foi ; catholiques très croyants, leurs expériences sont le critère fondamental de leurs choix, ce qui les rend beaucoup plus ouverts au changement que dans le modèle précédent. Ils veulent vivre leur foi et l'amour du prochain dans leur vie quotidienne, et ils valorisent le témoignage personnel plutôt que l'action collective. Adeptes d'un christianisme affectif et fraternel, ils expriment leurs croyances religieuses dans des petits groupes de partage où ils cherchent à se réaliser, Dieu devant combler leur individualité. Sensibles aux valeurs de justice, leur vote reste quelque peu mystérieux.

Un troisième modèle est beaucoup plus clairement articulé sur des valeurs et un engagement politique de gauche. Il est résumé par la formule « Être catholique, c'est s'engager pour construire un monde » (p. 244). La foi doit se vivre dans le militantisme et l'engagement politique (et pas seulement à travers une pratique culturelle ou un témoignage de vie exemplaire). À la suite de Jésus-Christ, le chrétien doit agir pour faire un monde plus humain et plus juste. La tonalité est ici clairement de gauche.

Michelat et Simon mettaient en évidence un modèle culturel politico-religieux conservateur et valorisaient la permanence de ce modèle au fil du temps. Insistant sur le pluralisme catholique, Jean-Marie Donegani considère que les modèles dégagés sont évolutifs et se recomposent en permanence. On peut aujourd'hui se demander si de nouveaux entretiens permettraient encore de retrouver ces trois modèles. Par ailleurs, le très fort lien statistique entre intégration au catholicisme et vote de droite, toujours observable dans les sondages, tend plutôt à donner du poids au modèle politico-religieux conservateur pérenne. Le modèle des catholiques de gauche, qui se développait dans les années 1970, semble en fort déclin.

L'univers politique des petits commerçants

Nonna Mayer (1986) exploite aussi des entretiens non-directifs en s'inspirant de la démarche de Guy Michelat. Voulant mettre en lumière la vision du monde et l'univers politique des petits commerçants, sujet de son doctorat, elle interroge dans les années 1970 une trentaine de commerçants (faisant parfois des entretiens de couples gérant ensemble leur commerce), exerçant dans deux quartiers de Paris, l'un plus bourgeois, l'autre plus populaire. Le premier entretien est parfois suivi d'une seconde rencontre, pour leur faire raconter leur récit de vie.

L'analyse des discours met en évidence la dominance d'un modèle qui « valorise l'indépendance contre le salariat, la petite entreprise contre la grande, la société traditionnelle contre la société moderne » (p. 131). Les interviewés se disent fiers de leur choix d'être libre, maître chez eux, capable de créer quelque chose. Ils vivent leur commerce comme « le prolongement d'eux-mêmes ». Ce travail indépendant leur permet de gagner plus d'argent alors qu'ils étaient sans diplôme et formation. L'indépendance a aussi correspondu à une volonté de promotion sociale pour des personnes souvent issues de milieu populaire. Ils racontent leurs nombreuses difficultés pour s'installer, pour gérer une affaire alors qu'ils n'avaient pas de formation adéquate ainsi que pour rembourser l'argent emprunté. Ils accumulent les très longues journées de travail, se plaignent beaucoup des « paperasses » à remplir, ils expliquent leurs déboires avec l'État : les contrôles administratifs sont nombreux, le fisc les ponctionne, ils payent des charges beaucoup trop élevées. Ils sont donc très amers, ont le sentiment de n'avoir pas le temps de vivre, ils ont sacrifié leur vie de famille, leurs possibilités de loisirs et de vacances. Ils ont même souvent l'impression de ne pas être respectés par leurs clients ; ils regrettent les privilèges des salariés. Ils sont aussi nostalgiques d'un âge d'or du petit commerce chaleureux, avant les grandes surfaces anonymes qui condamnent leur mode de vie. Ils rejettent donc l'évolution moderne. Ils n'aiment pas la politique et critiquent bien sûr les hommes politiques. Ils sont très opposés au grand capitalisme mais craignent fondamentalement l'impossibilité d'être indépendant si une gauche totalitaire arrivait au pouvoir. Du coup, ils votent très largement contre la gauche pour défendre leurs intérêts de petits commerçants.

Ce modèle principal connaît deux variantes, qui sont comme des ébauches de modèles différents. Il semble y avoir quelques enquêtés plus frustrés que d'autres, qui sont davantage sur la voie de la reconversion après un échec, prêts à revenir au salariat. À l'inverse, on sent chez d'autres une aspiration forte à la promotion et à la réussite sociale, au développement de leur affaire, avec de l'ambition et une certaine confiance en leurs capacités et en leur avenir : il faut savoir évoluer pour s'adapter au monde moderne.

Qu'est-ce qu'un citoyen ? Un Français ou un individu responsable ?

Sophie Duchesne (1997) a aussi pratiqué l'entretien non-directif pour son doctorat, avec la volonté d'analyser les discours recueillis selon la méthodologie et les savoir-faire développés par Guy Michelat. Les entretiens avaient pour objectif de comprendre ce que veut dire être citoyen. La plupart des enquêtés ont du mal à construire un discours sur le sujet. Cependant, après une longue analyse, l'auteur dégage deux modèles principaux, celui de la citoyenneté dite « par héritage » et celui de la citoyenneté dite « par scrupules ». Selon le premier modèle, le terme citoyen paraît abstrait, les personnes de ce modèle le traduisent par un terme beaucoup plus concret et affectivement valorisé : être citoyen, c'est avant tout être français. Cette identité nationale est le fruit d'un héritage : parce qu'originaire d'un territoire, avec des racines locales, le citoyen hérite d'un passé et d'une culture : une langue, des coutumes, tout un patrimoine, le folklore, la cuisine, une certaine qualité de relations exprimée dans des rapports de politesse, la littérature, la peinture, la musique, tous ces arts dont le prestige international est grand. Un citoyen français hérite donc de cette riche culture qui est un patrimoine historique commun dont il est imprégné et dont il peut être fier. Cet héritage est comme une seconde nature qui le différencie des autres peuples. Et qui crée une responsabilité et des devoirs à l'égard du pays : il faut transmettre à ses propres descendants les traditions reçues. Il faut travailler à un avenir commun, chacun doit être solidaire de ses concitoyens comme dans une famille, il faut savoir être utile, remplir son rôle dans la société, être intégré et participer à la vie de sa commune. Les devoirs du citoyen passent tout particulièrement par le vote qui exprime l'appartenance à la nation française. Ces devoirs

du citoyen sont d'autant plus importants à respecter que l'avenir s'annonce sombre et que l'identité nationale reçue est menacée par les évolutions économiques et sociales, par l'individualisme ambiant, par la perte du sens du devoir civique, ainsi que par l'arrivée des étrangers, par l'euro-péanisation et la mondialisation.

Dans le deuxième modèle (dont les tenants sont en moyenne nettement plus jeunes que ceux du premier), le citoyen ne se définit plus d'abord par une appartenance collective, il est avant tout un individu autonome, mais vivant dans une société qui a ses règles. Celle-ci est souvent jugée de manière négative : elle est lieu de contraintes, l'individu y vit comme un anonyme isolé dans la foule. Il doit rechercher des relations humaines pour éviter son isolement, la famille et les amis sont des refuges et des havres de vraie vie. Chacun peut aussi essayer de comprendre les autres, qui sont des êtres humains comme lui. Il faut pour cela dépasser certaines déformations et préjugés légués par l'éducation et la culture. Il faut être flexible, s'ouvrir à la différence, à l'altérité, au lieu de se complaire dans une identité nationale qui enferme (comme dans le premier modèle). Le respect d'autrui (mon égal même s'il est très différent de moi) est une grande règle qui doit s'imposer à tous. L'intolérance et le fanatisme doivent être combattus. En ce sens les communautés fondées sur des convictions trop fortes représentent un danger. Le patriotisme est souvent considéré avec suspicion (même si la naissance en France est considérée comme une chance). Il est ferment d'exclusion de l'autrui différent. Égal aux autres, chacun a des droits mais doit aussi respecter son semblable. On reçoit beaucoup de la vie collective organisée (on bénéficie des services collectifs de l'État-providence), on doit donc aussi donner, avoir la préoccupation de participer à la vie de la cité, ce qui peut s'exprimer sous de multiples formes : en travaillant, en payant ses impôts, en exprimant ses idées, notamment par son vote, et en essayant de faire évoluer la société dans le bon sens. Le vote étant le symbole de l'appartenance de l'individu à la cité, il ne devrait pas reposer sur la nationalité mais sur le fait d'être partie prenante d'une société, d'y être inséré. Comme dans le premier modèle, la citoyenneté est un système d'échange, on doit donner librement en contrepartie de ce qu'on reçoit. Mais l'échange est de nature très différente selon les modèles.

Sophie Duchesne montre ensuite qu'on peut distinguer deux sous-modèles dans chacun de ces grands ensembles. L'héritage peut se focaliser

sur les valeurs « nationales » ou au contraire « républicaines », les scrupules comportent les modalités « Démocrates » et « Spectateurs du monde ». Il n'est pas possible de développer ici ces différentes modalités. Ce qui est important, c'est de percevoir ce qu'apporte l'analyse des entretiens : les deux grands modèles opposent une vision traditionnelle à une vision plus moderne de la citoyenneté, une vision plus communautaire à une vision plus sociétaire pour reprendre la terminologie de Tönnies, une vision plus collective à une perception plus individualisée. Ce travail empirique permet d'attester d'une autre manière ce que montrent aussi des analyses quantitatives sur l'évolution des valeurs ou les travaux sur les mutations de la pensée politique.

Retour sur la démarche d'interprétation : la réflexion des disciples

Dans un ouvrage d'hommage à Guy Michelat, trois praticiens de l'analyse des entretiens, s'inspirant de ses méthodes, proposent une réflexion sur leur démarche et ses soubassements (Donegani, Duchesne, Haegel, 2002). Ils rappellent d'abord que « le cœur du travail d'interprétation se situe dans le passage du sens manifeste au sens latent et de la singularité des séquences verbales à la généralité des modèles culturels supposés les avoir produites » (p. 277). Ce qui suppose attention au détail pour faire apparaître des hypothèses interprétatives concernant la structure fondamentale (plus ou moins cachée) de chaque entretien, chaque élément du discours devant progressivement trouver sa place « dans un agencement définitif de la totalité des unités signifiantes » (p. 277). Le détail le plus intéressant, c'est celui qui révèle les attitudes profondes qui ne peuvent pas se dire facilement parce qu'affectivement trop lourdes ou nécessitant qu'une grande confiance ait été établie avec l'enquêteur.

Tout a un sens dans un entretien foisonnant mais tout n'a pas la même importance. Dégager la structure d'un entretien, c'est bien mettre en exergue les éléments forts et structurants du discours, distingués des éléments plus accessoires. Très souvent, la recherche de la structure des entretiens met en évidence les ambivalences fondamentales d'un individu. C'est même ce qui constitue « l'essentiel de la plus-value de l'enquête, son apport propre à une meilleure compréhension de la façon dont s'organisent, dans la société

considérée, les systèmes de représentations » (p. 282). L'interprétation ne se fait pas seulement par une attention à chaque passage mais par une mise en relation du discours avec son contexte d'énonciation (il est prononcé par quelqu'un de situé, à une période marquée par des événements et un climat...) et par une connaissance des grandes idéologies qui ont structuré l'histoire de la pensée en France.

« On peut ici donner l'exemple de cette opinion avancée par une petite commerçante de province : "la famille est la cellule de base de la société". Sans avoir probablement jamais lu Joseph de Maistre et les penseurs contre-révolutionnaires, cette enquêtée employait une expression qui permettait sans beaucoup de doute d'identifier son univers idéologique comme marqué par l'univers du vieux conservatisme catholique » (p. 284).

En fonction de leur expérience, les auteurs reconnaissent avoir chacun sa propre façon de faire, l'interprétation est une pratique artisanale qui n'est pas complètement codifiée et codifiable. Ils rappellent quelques éléments régulateurs importants :

- Il y a intérêt à discuter à plusieurs des schémas interprétatifs dégagés des entretiens. Et il faut du temps pour ce travail évolutif.
- Le schéma de chaque entretien ne suit pas l'ordre chronologique d'énonciation des discours. Il faut d'abord dégager toutes les propositions (au plus une quinzaine de mots) ayant une signification autonome. Un discours d'une heure ou plus peut être ainsi réduit à 60 ou 80 propositions dont on va symboliser les relations par des traits entre propositions. Le schéma va en général se simplifier en cours d'analyse par élimination de propositions qui apparaissent trop redondantes.
- Lorsque le schéma de chaque entretien est stabilisé, c'est-à-dire considéré comme une représentation cohérente de la structure du discours, on peut commencer à comparer l'ensemble des schémas pour construire des modèles typologiques. Mais il y a en fait deux grandes options qui peuvent être explicitées à partir d'un exemple (voir l'encart ci-contre).

« Le cas d'une femme psychiatre, catholique et de gauche, illustre bien le fait qu'un même entretien est susceptible d'être traité de manière différente et de contribuer diversement à la procédure d'établissement de la typologie finale. On peut d'abord, comme Guy Michelat lui-même, considérer cet entretien comme donnant à voir des éléments empruntés à deux grands modèles culturels constitutifs de la société française, à savoir la culture catholique et la culture de gauche. Mais l'on peut aussi considérer que cet entretien témoigne de l'existence d'un sous-système de représentations, minoritaire mais effectif, de ce même ensemble culturel français : le catholicisme de gauche. A priori, les deux types de modélisation sont possibles : celui qui construit les modèles de façon transversale aux graphes individuels, de sorte que les propositions et les liaisons d'un même entretien contribuent à des modèles différents ; et celui qui établit les modèles à partir de groupes d'entretiens mis ensemble parce qu'ils se ressemblent, et dont le modèle a donc pour vocation de rendre compte. » (p. 291-292).

Il y a donc deux manières de faire, selon que chaque individu du corpus est affecté à un modèle culturel spécifique ou qu'on décide qu'il peut être une individualité à l'intersection de plusieurs univers culturels, avec donc un discours hybride qui participera à la construction de plusieurs modèles. Affecter un type à chaque entretien conduit en général à identifier davantage de modèles et à laisser dans l'ombre certains éléments de discours marginaux entrant mal dans le modèle. Autrement dit, ces modèles sont alors constitués d'individus typiques et d'autres un peu plus marginaux. Lorsque les modèles sont au contraire en partie transversaux aux individus, on peut n'en retenir qu'un nombre limité et plus facilement retrouver les grands référents idéologiques qui ont produit l'univers des représentations sur le très long terme.

Une méthode d'analyse structurale des récits de vie (Demazière et Dubar)

Demazière et Dubar (1997) proposent d'analyser les récits de vie (ou entretiens biographiques) selon une méthode structurale inspirée de Roland Barthes et d'Algirdas-Julien Greimas. Mais leur méthodologie n'est pas très différente, dans ses soubassements théoriques, de celle

des auteurs précédents. Elle a l'avantage de mieux baliser les étapes concrètes d'une démarche, en explicitant de manière très progressive et pédagogique comment s'y prendre.

Les auteurs présentent leur méthodologie en explicitant les étapes de l'exploitation d'entretiens réalisés pour une recherche particulière. 25 à 30 entretiens, portant sur le processus d'insertion de jeunes qui n'ont pas le baccalauréat, sortis depuis huit ans du système scolaire, ont été conduits dans six régions (soit environ 170 interviews). Il est rare que le volume d'entretiens effectués soit aussi élevé. Mais seulement 38 discours ont été réellement exploités.

Analyser des entretiens, c'est toujours être confronté à une grande diversité de points de vue. Et mettre de l'ordre dans ce foisonnement de paroles plurielles pour faire émerger les logiques et cohérences internes, ce qui revient à « diviser l'ensemble des entretiens en autant de "tas" présentant un degré suffisant d'homogénéité » (p. 103). La démarche interprétative qu'ils proposent demande donc un important travail qui doit éviter deux attitudes fréquentes :

- la simple « posture illustrative » qui consiste à plaquer une interprétation préexistante sur les entretiens en se contentant de sélectionner quelques extraits qui viennent illustrer et même prouver la théorie du chercheur ;
- une « posture restitutive », visant à reproduire les entretiens bruts, chacun étant censé livrer son évidente vérité.

Chaque récit de vie peut être considéré comme un roman. Dans tout roman, il y a une structure similaire : le récit comporte une succession d'épisodes autour d'une énigme qui va être progressivement résolue ; des acteurs sont repérables qui nouent des relations de diverse nature, il y a des dialogues qui sont autant d'arguments justifiant leurs actes. Dans un récit de vie, on trouve aussi des *épisodes* qui sont autant d'étapes explicitant comment l'enquêté a vécu le *problème* traité, *l'acteur principal* qui raconte sa vie évoque *d'autres acteurs* qui l'ont soutenu ou freiné dans ses projets et ses actions. Il emploie de nombreux *arguments* pour justifier ses orientations. Après avoir retranscrit chaque entretien, il convient donc de l'analyser en listant :

- les épisodes,
- les acteurs et leurs relations avec l'auteur du récit,
- les arguments développés explicitant ses choix et la perception de ce qu'il vit.

Ce travail de repérage n'est qu'une « mise en ordre préalable à l'analyse proprement dite » (p. 123). Son objectif final est de dégager *la logique sociale fondamentale ayant présidé aux choix de vie de l'enquêteur, autrement dit son « monde vécu »*. Cette mise en évidence de l'univers de sens de l'enquêteur se fait en recherchant les oppositions fondamentales qui s'expriment dans des mots symptomatiques plus ou moins répétés. Par exemple, dans l'entretien de Luc, au niveau des séquences du récit, il y a une opposition structurante entre le *rien* (pas fait d'études, des stages sans résultats, des contrats de travail déficients et du chômage) et le *tout* (acquisitions de compétences professionnelles dans de multiples boulots temporaires au noir, avoir de l'argent grâce à un métier). Au niveau des acteurs (ou actants), il y a ceux qui sont comme Luc (*pareil*, ils vivent ou ont vécu des choses semblables) et ceux qui ne sont *pas pareils*, il y a aussi ceux qui proposent le *pire* et ceux qui cherchent le *mieux*. Enfin, au niveau des arguments développés, on trouve une opposition *facile/pas facile* autour de l'intrigue centrale de Luc : avoir « un travail pour s'installer et avoir une famille ». Les petits boulots instables permettent de subsister, c'est une solution *facile* et *possible*, mais pas vraiment *souhaitable*. Par contre, avoir un métier stable permettant l'installation dans la vie avec sa copine, c'est *pas facile*, presque *impossible* mais *très désirable*.

L'interprétation du récit donne donc à voir des « homologues structurales » avec d'un côté le *rien*, *pareil* à ce que vit l'interviewé, *facile* et *possible*, et de l'autre le *tout*, vécu par des *pas pareils*, qui réussissent des choses *pas faciles* et même *impossibles* à atteindre pour Luc. Ce qui peut se présenter sur un schéma graphique (p. 139), construit autour des mots interprétant le sens de l'entretien. Cette interprétation structurale refuse le positivisme de certaines analyses de contenu, mais ne prétend pas aboutir à une vérité objective, résumant dans l'absolu le sens d'un discours qui reste ouvert et plein d'ambiguïté. Les auteurs soulignent aussi que travailler en équipe, avec les propositions interprétatives d'au moins deux chercheurs, limite les extrapolations douteuses.

L'interprétation d'un entretien peut parfois être suscitée ou confirmée en réfléchissant sur des *lapsus*, des erreurs de langage qui ont un sens profond et qui disent une vérité difficile à expliciter, « un cri du cœur inavouable autrement que par le dérapage de la parole », comme dans l'entretien de Sophie (p. 177). Son emploi à plusieurs reprises du genre masculin alors qu'on attend des féminins masquerait sa difficulté à dire

sa situation : elle est heureuse dans sa vie personnelle avec son compagnon qu'elle est venue rejoindre en Vendée, mais elle a dû accepter un travail inintéressant dans un abattoir de caillès.

Une analyse structurale semblable de tous les entretiens doit être menée, ce qui permet de juxtaposer les schémas interprétatifs de chaque récit de vie, qui ne sont bien évidemment pas construits sur les mêmes oppositions de mots mais qui manifestent tous une intrigue, un problème central de vie et des espoirs d'évolution professionnelle et/ou familiale. La comparaison étant difficile, les auteurs commencent par considérer les entretiens dont les structures se ressemblent ou s'opposent, progressant de manière très expérimentale (mise en perspective de deux entretiens, puis de sept autres).

Ces sept jeunes ont le sentiment de vivre la galère et se demandent comment passer « de la galère à un vrai emploi ». C'est l'intrigue de chacun des récits. Ils ont subi les contraintes du marché du travail et des petits boulots sans pouvoir réaliser leurs « goûts et leurs désirs ». Ils sont « en attente » et en espérance d'autre chose, d'une « perspective utopique » qui renverse le cours des choses (p. 265), d'un « monde de la providence » qui rétablit la justice, celui-ci pouvant être incarné de manière très diverse selon les entretiens.

Autour de ces sept entretiens, un type de parcours et de vécu est donc identifié. Il convient de faire la même chose avec les autres entretiens. Les auteurs n'exploitent en fait que les 38 premiers entretiens réalisés, le nombre de discours recueillis étant très excédentaire par rapport au travail nécessaire pour interpréter chaque entretien. Les 38 schémas dégagés peuvent être agglomérés autour de discours typiques selon la « méthode des tas » consistant à affecter chaque discours à un univers de sens cohérent, que l'on est censé retrouver dans chacun des discours de ce sous-ensemble. Mais certains discours sont en fait très difficiles à classer, la structure du récit étant moins clairement établie. Les auteurs parviennent finalement à dégager quatre « mondes socioprofessionnels » distincts, liés à ce que chacun recherche fondamentalement :

« – Apprendre à *faire* pour se mettre à son compte : le monde des métiers ;
 – *trouver* du travail chez X. pour éviter le chômage : le monde des emplois ;
 – *monter* dans l'échelle sociale par la formation : le monde des fonctions ;
 – *avoir* une place grâce à un autrui puissant : le monde de la providence »
 (p. 300) finalement baptisé « monde du travail protégé » (p. 310).

Il apparaît, au terme de ce chapitre, que la démarche interprétative n'est pas complètement différente de l'analyse de contenu. Pour éviter de tomber dans le subjectivisme, le découpage des discours en propositions ou en séquences est nécessaire. On ne peut se contenter d'une démarche subjective d'interprétation libre du sens latent, sur la base d'indices faibles autour de quelques lapsus ou propos sibyllins. De son côté, l'analyse de contenu, si elle veut être sociologique et politologique, doit – comme on l'a vu au chapitre 4 – dépasser la simple description, elle doit inférer du sens, ce qui rejoint la démarche interprétative.

Exercice

Aller sur le site www.enquetesqualiquanti.fr. À l'onglet correspondant au chapitre 5, vous trouverez un entretien débobiné portant sur le vote. La stratégie de l'étudiant débutant qui l'a réalisé n'est souvent pas bonne, mais l'enquêtée livre un propos très intéressant. Après avoir lu attentivement cet entretien, essayez de dégager ses éléments structurants :

- Qu'apprend-on sur les étapes de la vie de l'enquêtée ?
- Que sait-on de son réseau relationnel ?
- Quels arguments développe-t-elle ?
- De grandes oppositions entre termes structurent-elles le discours ?